



***Life Stories of former French activists of “68”:
Using biographies to investigate the outcomes of social movements***

**Conference *Outcomes of Social Movements*
WZB Berlin 23-25th June 2011**

Erik NEVEU erik.neveu@sciencespo-rennes.fr
Professeur de Science politique Institut d'Etudes Politiques de Rennes
CNRS/ Centre de Recherches sur l'Action Politique en Europe

Résumé.

Cette communication prend appui sur une recherche en cours qui collecte des récits de vie de militants “soixante-huitards” dont la carrière militante s’est essentiellement développée dans la région Bretagne (ceci pour réagir au biais d’une histoire de la ‘génération 68’ sans cesse basé sur les trajectoires de quarante dirigeants parisiens, parfois plus connus pour fréquenter les médias que pour leur rôle dans le mouvement).

Une première partie souligne que l’un des premiers produits des mobilisations est de produire des militants, dotés d’une capacité durable à se mobiliser, comme le montrent à la fois la forte syndicalisation et les réinvestissements militants des soixante-huitards. Cette continuité ne peut se comprendre que par la production initiale *d’habitus* militants. Ils ont à la fois des propriétés générales (comme disposition durable à investir de l’énergie sociale sur des « causes » collectives, croyance dans la pertinence – au double sens d’efficacité et de justesse- de tels investissements). Ils se différencient aussi par des singularités propres au contexte socio-historique de leur genèse : humeur anti-institutionnelle, refus des formes héritées de la division sociale du travail, combinaison d’une conviction de pouvoir comprendre la société et d’une défiance vis-à-vis du pouvoir chez les soixante-huitards.

Un second développement explore la manière dont les « soixante-huitards » ont produit du changement social au fil de leur trajectoire. Il invite à penser les militants comme des entrepreneurs autant que comme des combattants. Il éclaire les terrains de cette créativité militante et identifie trois types de trajectoires et stratégies par lesquelles le professionnel et le militant s’imbriquent et produisent de micro changement sociaux

Enfin des réflexions de conclusions questionnent quelques paradoxes liés aux investissements politiques et sociaux de cette génération militante, et spécialement la question de la nature et de l’importance réelle du changement qu’elle aurait (ou non) apporté dans la société française.

La question des effets des mouvements sociaux est à la fois une des plus classiques et des plus difficiles de ce champ de recherche (Tilly & Tarrow, 2006, Chapters 4 & 5). Elle a donné naissance à une abondante littérature. Le travail pionnier de William Gamson (1975) a permis d'établir des liens entre des stratégies et des formes d'organisation d'une part, des impacts pratiques d'autre part. D'autres recherches ont élargi l'analyse vers une analyse des effets liée à la fois aux singularités des systèmes politiques nationaux et à une typologie de la nature des acquis (Kitschelt, 1986) en fonction de l'intensité avec laquelle ils affectent le système politique (s'agit-il de gains quantitatifs, de changements procéduraux, de recompositions du champ politique ?). D'autres approches ont élargi l'analyse vers les effets des mobilisations sur l'opinion publique, les modèles culturels propres à des groupes ou sociétés (Giugni 1998 ; Chabanet & Giugni in Fillieule, Agrikoliansky & Sommeir, 2010). L'approche qui sera retenue ici peut être qualifiée d'individuelle, au sens où elle prend appui sur des récits de vie et l'analyse de trajectoires personnelles. Elle est simultanément « sociale » de part en part puisqu'elle questionne les propriétés sociales des activistes, leurs socialisation, les conditions sociales de possibilité d'investissements et de réinvestissements militants.

Cette approche que je préfère appeler processuelle, ou associer à une problématique des « carrières militantes » doit largement à trois contributions fondatrices. La première vient de Doug McAdam (1988) et de ses travaux sur les activistes du *Freedom Summer* qui constituent aujourd'hui encore une référence incontournable pour penser la manière dont l'engagement transforme les activistes, mais aussi les continuités des engagements militants (Also see Whalen & Flacks, 1989). La seconde doit aux travaux en termes d'*abeyance structure*, développés par Verta Taylor (1989). Ils prêtent attention aux continuités visibles ou cachées des mouvements sociaux, à des processus de mise en sommeil qui ne signifient pas disparition. Une illustration récente de ces démarches est offert par la thèse de Florence Joshua (2011) sur la sociologie et l'histoire de l'organisation « trotskyste » *Ligue Communiste Révolutionnaire*, devenue en 2009 le *Nouveau Parti Anticapitaliste*, organisation qui - malgré des phases de repli- va constituer la structure d'appui de divers mouvements sociaux français sur près de quarante ans. Enfin s'ils s'inspirent largement de la sociologie de Chicago et de l'interactionnisme symbolique, ce sont aussi une série de travaux francophones récents qui questionnent les processus de désengagement, tentent de donner corps à une notion de « carrière » militante dans le temps long qui offre un autre point d'appui important (Gottraux, 1997 ; Revue française de science politique, 2001 ; Fillieule, 2005)

La question du sens, du bilan et des effets de mai 68 a produit en France une littérature qui pourrait remplir une petite bibliothèque... l'immense majorité de ces livres relèvent soit du témoignage et du plaidoyer pro-domo, soit d'exercices d'interprétation qui pour varier (modérément) ont en commun une stupéfiante désinvolture pour toute démarche d'enquête organisée et une affinité avec la tradition trop française de l'essayisme, interprétations formellement brillantes et sociologiquement creuses des faits sociaux, que Bourdieu résumait

justement comme « *synthèse de la thèse et de la foutaise* »¹. Une série de travaux récents (Sommer, 1998 ; Dessen, 2000 ; Ross, 2004 ; Gruel, 2004, Artières & Zancarini-Fournel, 2008 ; Dammame, Gobile, Matonti & Pudal, 2008 ; Porhel & Sainclivier, 2008 ; Vigna, 2008) contribue, enfin, à produire une lecture sociologique des années 68, mais il aura fallu attendre plus de trente ans pour voir les sciences sociales éclairer l'objet. On notera aussi que « 68 » demeure, aujourd'hui encore, un objet politiquement chaud, au point que l'un des thèmes de campagne de Nicolas Sarkozy lors de son élection en 2007 ait été la promesse d'en finir avec le malfaisant héritage de ces années permissives. Le propos de cette contribution n'est pas d'élaborer une explication des années soixante-huit. Plus modestement il part d'une soixantaine de récits de vie collectés auprès de personnes engagées dans les mouvements radicaux entre l'après Guerre d'Algérie (1962) et le déclin du gauchisme organisé (1978-81), pour comprendre la manière dont ces expériences fondatrices ont pu se prolonger (ou non) dans d'autres engagements, des formes diverses d'activisme politique ou d'innovation sociale. Il s'agit de proposer une approche *bottom-up* des suites de l'engagement dans une séquence historique de mobilisations sociales.

Quelques données sur la population de l'enquête.

Notre enquête repose sur des entretiens biographiques, qui durent d'une heure et demi à cinq heures. A ce stade de la recherche 58 personnes ont été rencontrées. Toutes ont eu des engagements dans les mouvements étudiants radicaux et/ou les organisations « gauchistes » entre 1963 et 1980.

L'échantillon se compose de 21 femmes et 37 hommes.

Hormis un militant paysan né en 1934, tous sont nés entre 1942 et 1956.

Si beaucoup de personnes rencontrées ont pu circuler d'une organisation à une autre (en particulier celles qui ont commencé leur vie militante à l'UNEF ou au PSU) l'échantillon contient principalement des militants des mouvements maoïstes (n=38), puis de diverses organisations trotskystes (n=12). Le reste de l'effectif (n=8) vient de membres d'organisations libertaires, bretonnantes, ou de militants PSU n'ayant jamais rejoint les groupes « gauchistes ».

Profession du père : Fonctionnaires (n= 14 dont 7 enseignants), Agriculteur (n= 13), ouvriers (n=9), commerçants et artisans (n= 9), professions libérales (n=5), cadres du privé n=4), employé (n=2), chef d'entreprise (n=1)

Métiers exercés aujourd'hui :

Secteur public n= 40, secteur privé n= 17

Enseignement-recherche (n= 25 dont 1 institutrice, 11 enseignants du secondaire, 6 universitaires, 1 Chercheur CNRS, 2 Documentalistes, 5 Cadres administratifs -3A, 2B), Cadres des collectivités locales (n=6), Métiers de la culture (n=5. Un poète, deux vidéastes, responsable archives télévisuelles, conservateur musée), Cadres secteur poste, télécommunication (n= 3), Cadres administrations finances/ santé publique (n= 4), Professions libérales (n=3. 1 médecin, 2 avocats), Chefs d'entreprise (n=3), Journalistes (n=2), Agriculteurs (n=2) un ingénieur, un travailleur social, un sociologue d'entreprise, une auxiliaire de vie à domicile

Trois points doivent être soulignés pour rendre intelligible la nature de la population sur laquelle repose cette enquête. Elle est **ouverte** au double sens où elle s'intéresse à des militants d'une grande variété d'organisations (syndicat étudiant UNEF, organisations trotskystes,

¹ One more illustration of how difficult it is translating Bourdieu, "a merger between PhD and crap"...but, of course the music and flavour of the phrase disappears...

maoïstes, libertaires, mais aussi militants liés au monde bretonnant² ou compagnons de route des mouvements précédents) et à au moins deux générations militantes : celle formée dans le syndicalisme étudiant³ aux lendemains de la guerre d'Algérie et qui participe directement à Mai 68, celle qui entre en faculté aux lendemains de Mai 68 et s'inscrit plus dans la floraison des organisations gauchistes des années 70. L'objectif de cet échantillon large est à la fois de couvrir un maximum des composantes de l'activisme soixante-huitard et de prendre en compte les effets de générations et micro-cohortes –bien mis en lumière par Nancy Whittier (1995)- au sein du mouvement. En second lieu cet échantillon est « **provincial** ». Pour le dire sur un mode plus provocateur, il n'est pas parisien, donnée importante dans un pays où à une forte centralisation politique se superpose une centralisation des institutions intellectuelles, médiatiques et académiques qui a probablement peu d'équivalents dans le monde. Une des expressions de ce centralisme intellectuel se manifeste dans le fait que la majorité des commentaires et travaux sur « Mai 68 » se fixe sur des événements parisiens, sur des événements initiés par des activistes parisiens, sur une cinquantaine de personnages presque tous localisés entre la Sorbonne, Normale Sup et Nanterre, comme en témoigne l'index des noms du fameux livre « *Génération* »⁴ de Hamon et Rotman (1987,1988). En choisissant pour terrain d'enquête une région où l'activité contestataire fut importante (Neveu, in Richard & Sainclivier, 2011), débordant le monde universitaire pour tisser des liens avec le monde paysan et des luttes ouvrières, le parti-pris de l'enquête est enfin de cibler des activistes « ordinaires ». Si dans les personnes rencontrées peuvent figurer des dirigeants nationaux de groupes gauchistes, aucun n'a occupé à chaud le devant de la scène, ni n'a connu par la suite une consécration médiatique ou professionnelle hors du commun. Ce choix permet aussi de conjurer un biais élitiste et rétrospectif qui consiste aujourd'hui à traiter des soixante-huitards à partir des plus médiatisés d'entre-eux.

L'analyse proposée ici se développera en trois temps.

Une première partie soulignera une évidence peut-être sous-estimée : un des premiers produits des mouvements sociaux est la **fabrication de militants**. On montrera ici que ceux-ci ont souvent des carrières longues. On questionnera aussi, au-delà de pratique protestataires, ce que peut être un **habitus** de militant modelé sur le long terme.

Contre une réduction des militants à une sorte de personnage de guerrier ou de guérillero des luttes sociales, on soulignera dans un second temps qu'il faut aussi les penser comme des « **entrepreneurs** » qui peuvent contribuer à constituer des problèmes publics, à promouvoir des réalisations novatrices, à interpréter de façon hérétique les fonctions et rôles sociaux qu'ils investissent dans le travail et le quotidien. A travers cet inventaire c'est aussi une dimension « micro » du changement social, de l'infléchissement des styles de vie et des relations sociales qui peut s'objectiver.

La conclusion évoquera quelques tensions ou paradoxes liés aux impacts des mouvements sociaux. Le « refus de parvenir » propre à une partie de cette génération n'est-il pas à la fois la clé de son ancrage militant et une limite à son efficacité ? Ceux qui visaient le

² Located in the west of France, Brittany is a region with strong peculiarities, including significant mobilisations to support the local culture and (celtic) language, networks of cultural, political, artistic organisations.

³ Notre échantillon en juin 2011 était constitué à 90% de personnes ayant fréquenté l'université, à l'exception de deux paysans membres d'organisations maoïstes, et de quelques lycéens ayant décidé d'aller « s'établir » en usine dès la fin de leurs études secondaires.

⁴ Le livre qui a acquis le statut d'une sorte de narration officielle de ces années est la caricature de ce parti pris, tout entier centré sur le microcosme parisien de quarante dirigeants devenus médiatiquement célèbres.

changement politique, la distribution des richesses n'ont-ils pas été surtout agents d'un changement culturel, d'un processus d'informalisation des rapports sociaux ?

I LES MOUVEMENTS SOCIAUX COMME FABRIQUES D'ACTIVISTES AU LONG COURS

Un des premiers effets des mouvements sociaux est de produire...des militants. Les moments de mobilisation contribuent à consolider des dispositions et des savoir-faire. Ils permettent d'élargir le recrutement. Un des résultats de l'enquête est de montrer – contre un stéréotype du « soixante-huitard » rallié aux valeurs libérales, « rangé des voitures » - que les activistes issus des mobilisations sociales et politiques des années soixante-huit, ont largement conservé des pratiques d'engagement depuis.

Continuités et ré-investissements.

Un indicateur de permanence dans l'engagement tient aux chiffres des anciens activistes qui sont syndiqués, parfois de façon très militante. Près de la moitié des personnes rencontrées (n = 27) sont encore syndiquées où l'étaient en partant en retraite, alors qu'en France la proportion des syndiqués est de 5% dans le privé et de 15% dans le public. Si une partie de ces syndiqués n'ont pas un niveau d'engagement élevé, près de la moitié d'entre-deux exercent des responsabilités allant jusqu'au statut de permanent ou ont été à la tête de luttes sociales importantes (dans un hôpital du sud-Bretagne, chez les personnels communaux à Rennes, dans une entreprise filiale de France Telecom en région parisienne) dans les vingt dernières années. Le syndicat CFDT, historiquement dominant en Bretagne et moins fermé aux militants d'extrême gauche constitue la première structure d'appartenance pour les deux tiers des syndiqués. Plus marqué à gauche le syndicat SUD a profité des déceptions suscitées par la position, jugée peu combative, de la CFDT lors de la réforme des régimes de retraite en 2003 pour récupérer une partie de ses militants. Les appartenances syndicales sont aussi à la CGT, dans les syndicats enseignants (FSU), dans la « Confédération Paysanne ». Il est important de souligner à quel point une partie, minoritaire mais pas marginale, des soixante-huitards a pu conserver des dispositions activistes. Pour en donner quelques exemples, à plus de soixante ans Patern⁵ fait adhérer 2000 agriculteurs de son département à un syndicat de défense des retraités. Quittant la CGT pour rejoindre SUD, Paol fait en cinq ans de ce nouveau syndicat la plus puissant dans le grand hôpital où il travaille. Morgane participe à l'équipe qui anime une mobilisation contre la privatisation d'une entreprise liée à France-Telecom et publie un livre sur le sujet.

Si les investissements syndicaux sont un bon marqueur d'une permanence de l'engagement, ils ne sont pas les seuls. Les récits de vie collectés fonctionnent comme une micro-histoire ou un guide de voyage dans la diversité des mouvements sociaux qui ont émergé en France de la fin des années 1970 à celle des années 2000. La moitié des personnes interrogées (n = 28) se sont investies dans les mouvements qui ont marqué la période qui suit le déclin des groupes gauchistes. Sans être complet on mentionnera, suivant un fil chronologique le mouvement des comités de soldats dans les casernes, celui des radio-libres en matière de médias, la défense des droits des femmes, l'économie solidaire, les mobilisations anti-nucléaires et écologiques, la solidarité avec la Bosnie, le mouvement d'éducation populaire et de critique du

⁵ Tous les noms ont été remplacés par des pseudonymes pour préserver l'anonymat. Ces pseudonymes sont des prénoms bretons.

capitalisme financier ATTAC, la mise en place de cafés-débats, d'associations de coopération nord-sud (commerce équitable, formation). La nature de ces investissements varie avec les contextes politiques. Elle dépend des ressources détenues par chaque ex-militant : ici un universitaire très lié au syndicalisme ouvrier, aidé par des relais au sein d'une municipalité, met en place une coordination européenne qui réunira plusieurs années de suite des responsables syndicaux de tous les chantiers navals d'Europe. Là un autre militant, en situation d'extrême précarité matérielle s'emploie à développer des services pour les jeunes les moins favorisés de son village « ...j'ai remonté la bibliothèque de X, crée un truc d'aide aux devoirs pour les enfants en difficulté de l'école, lancé une cybercommune, je recevais des ados pas faciles non plus le mercredi, le samedi. Je me suis lancé là dedans et pendant des années j'ai fait cela. ».

En additionnant les effectifs de ceux qui sont syndiqués sur l'essentiel de leur vie professionnelle et de ceux qui s'investissent de façon privilégiée, cumulative ou successive dans d'autres mouvements sociaux, ce sont largement deux tiers des « soixante-huitards » rencontrés qui ont gardé de façon permanente et intermittente un engagement dans des mouvements sociaux divers. On peut donc parler d'une disposition à militer.

Habitus militants ?

Au-delà du constat de ce que des dispositions et des savoir-faire en matière d'engagement peuvent se déployer ou se réactiver sur une séquence qui dépasse parfois quarante ans, l'énigme sociologique est de comprendre ce qui rend possible cette durabilité – qu'on ne peut généraliser à toute la population des activistes des années soixante- des dispositions à militer. Comment les mouvements sociaux fabriquent-ils des activistes ? En sollicitant Pierre Bourdieu (1979), la notion d'habitus militant, pensée à la fois comme disposition durable à l'engagement collectif ou institutionnel et comme possession d'un ensemble de schèmes cognitifs, de manières d'agir et de compétences, peut aider à résoudre cette énigme. Quatre variables peuvent être identifiées comme éléments structurants de cet habitus :

- La première réside dans une forte **valorisation de tout ce qui participe d'engagements au profit de collectifs ou de causes**. Durkheim faisait de « *l'attachement aux groupes sociaux* » l'une des deux sources possibles d'un comportement moral, défini comme celui qui « *à pour objet une société* » (1902). La socialisation familiale pèse ici beaucoup dans ces dispositions altruistes. Elle vient en premier lieu de l'importance des influences catholiques qui portent des valeurs de dévouement à un bien commun, de service d'autrui. La majorité des militants de l'échantillon (n= 32) avaient des parents catholiques pratiquants, souvent même (n= 13) engagés dans la vie de la paroisse ou d'associations religieuses et que 20% des personnes de l'échantillon auront de forts engagements dans les mouvements catholiques, trois d'entre-deux allant même au petit séminaire. Si on ajoute à ces chiffres onze familles où les parents sont de sensibilité communiste, de la mouvance laïque ou anciens Résistants, ce sont au total près de 75% (n= 44) des personnes rencontrées qui sont exposées à de cadres normatifs valorisant fortement des valeurs d'engagement pour des collectifs, de service des défavorisés. Il faut ajouter que le fonctionnement de beaucoup de groupes révolutionnaires sur un modèle de la remise de soi, comme machines à discipliner, parfois à culpabiliser a pu alimenter et consolider de telles dispositions. On voit au passage le problème que pose la

réduction fréquente du « soixante-huitard » en apôtre de l'individualisme et de l'hédonisme quand les dispositions des militants sont aussi inverses.

- Deux traits complémentaires de cet habitus peuvent être associés à la notion **d'estime de soi**, elle-même assise en partie sur des **compétences scolaires** ou des formes d'autodidaxie. La notion d'estime de soi désigne l'assurance qu'acquière les militants quant à leur légitimité à prendre la parole, à défendre des causes et des groupes, à faire sens de situations. Elle exprime aussi une disposition antiautoritaire rétive à se soumettre aux autorités instituées, le refus de considérer comme allant de soi les hiérarchies sociales, le sentiment d'une ouverture inédite des possibles sociaux. Boris Gobille (in Dammame, Gobille & alii, 2008) a théorisé de façon remarquable ce qu'il nomme cette « vocation d'hétérodoxie », refus des formes établies de division sociale du travail entre savants et profanes, manuel et intellectuel, ville et campagne, rejet des conditionnements de classe. Cette posture est inséparable – et Tod Gitlin (1987) est aussi éclairant sur ce point- des singularités de la génération des baby boomers confrontés à un monde où les contraintes matérielles se desserrent, où les possibilités de mobilité ascendante s'ouvrent, où les modèles culturels et normatifs vacillent. Cette estime de soi ne peut exister que prenant appui sur des ressources cognitives, sur le sentiment d'une autonomie intellectuelle, d'une capacité à faire sens du monde et à s'y repérer. Ce sentiment se fonde sur deux ressources. Les unes sont scolaires. La majorité des militants rencontrés ont des performances scolaires supérieures à la moyenne. Ces performances peuvent s'évaluer relativement : beaucoup d'entretiens, spécialement avec des enfants d'ouvriers ou de paysans, évoquent le fait que la personne rencontrée a été la seule de son village, de son école à atteindre le baccalauréat. L'idée de performance relative rend aussi compte de la paradoxale réussite d'études supérieures pour lesquelles le militantisme laisse pourtant bien peu de temps. Elles peuvent aussi s'évaluer de façon plus absolue dans le fait qu'une minorité significative (n= 11) des personnes rencontrées obtiennent les meilleurs résultats dans leur filière, acquièrent des diplômes sélectifs (agrégation, thèses). Les appuis cognitifs sont aussi politiques à travers l'appropriation de versions diverses du marxisme et des productions des sciences sociales propres à cette époque ⁶ qui donnent des instruments d'analyse. Ils peuvent sembler rétrospectivement faibles ou dérisoires. Mais comme l'observe Gérard Mauger (1994) ⁷, l'arrogante formule de « une » des *Cahiers Marxistes-Léninistes* » qui énonce « *La théorie marxiste est toute puissante parce que vraie* » est-elle si délirante dans un contexte historique marqué par la multiplication des luttes ouvrières, le triomphe des mouvements de libération nationale, la multiplication des mouvements sociaux, l'influence académique du marxisme ? Ressources scolaires et ressources politiques

⁶ S'il existe une « Pensée 68 », elle n'a pas les sources que lui donne un livre éponyme (Ferry & Renault, 1986) mais tient plutôt en une combinaison de marxisme intellectualisé et sociologisé (Althusser, Ch Betheleim, Gramsci), de pensées « contre-culturelles » (Illitch, Palo-Alto, Reich) d'emprunts aux sciences sociales (anthropologie, sociologie urbaine, sociologie de l'école via Bourdieu et Passeron, Baudelot et Establet) et aux pensées critiques en vogue (Structuralisme, Sémiologie, Psychanalyse vulgarisée...). Cf sur cette question Audier (2008).

⁷ Voir aussi le témoignage réflexif de Daniel Lindenberg (1975), chercheur et ancien militant de l'UJCML, sur la manière dont pour les intellectuels de cette organisation le sentiment de reconstituer un marxisme défossilisé, en prise sur le réel, était vécu comme un formidable carburant pour l'action, une croyance motrice.

ne sont d'ailleurs pas deux catégories étanches quand les organisations catholiques de gauche (JOC, JEC, JAC) fonctionnent comme des écoles de formation. La sociabilité militante permet aussi aux étudiants de préparer collectivement des examens, quand il est possible de réinvestir dans mémoires et dissertations la théorie marxiste ou les connaissances acquises dans le militantisme. Les deux militants paysans rencontrés souligneront ainsi l'aide que leur apportent les militants étudiants qui développent une analyse des stratégies des firmes agro-alimentaires. L'habitus militant soixante huitard intègre donc des formes variées de *libido sciendi* : ambition et prétention de comprendre le monde, de conduire des enquêtes, de s'appropriier et de produire des connaissances (qu'il s'agisse du droit du travail, de données écologiques, du fonctionnement d'une branche industrielle). Ce désir de comprendre n'est pas tant spéculatif que pratique, dans la logique de la 11^e thèse sur Feuerbach (Marx, 1845 in Engels, 1966) : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, de diverses façons, il s'agit maintenant de le transformer* ».

- Pour solliciter un autre concept de Pierre Bourdieu, cet habitus militant s'accompagne d'une *illusio* – croyance dans le jeu, adhésion intellectuelle, voir spirituelle à la cause – d'une puissance considérable. Elle se matérialise dans la capacité pour des jeunes souvent scolairement brillants à abandonner les études pour partir en usine, plus simplement par une indifférence presque unanimement exprimée (et mise en pratique) au départ pour les questions de carrière et de réussite sociale, dans la conviction de ce qu'un changement social radical était possible à court terme ⁸.
- Une question centrale tient en la pérennité de ces dispositions. Il est plus difficile de croire en l'imminence de la Révolution en 2011 qu'en 1971, de manifester en actes et en paroles beaucoup d'indifférence à la réussite sociale à quarante ans qu'à vingt. On verra que les continuités militantes sont contrastées, mais que la pérennité de ces dispositions est en particulier tributaire d'une variable, bien visible dans l'analyse du « Freedom summer » par Mc Adam, que celui-ci corrèle aux singularités d'un « *high-risk activism* ». Sur un registre distinct mais voisin les historiens Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel parlent dans le cas français du poids des « *rencontres imprévues* ». Plus l'engagement prend des formes concrètes -et non simplement intellectuelles, plus il se traduit par des prises de risque en termes de répression, d'hypothèques sur des logiques de carrière et de quête de réussite sociale, plus il se traduit par la découverte effective de l'altérité et du quotidien de groupes sociaux populaires ou dominés, de mobilisations hors du territoire national...plus il modèlera durablement des dispositions, des habitus. Sur les 58 personnes rencontrées, onze se sont « établies », trois ont été condamnées à de la prison, trois ont milité à l'étranger, beaucoup d'autres ont sabordé leurs études, ce sont souvent celles qui conservent trente ans plus tard de forts niveaux d'engagement.

Il faut aussi associer la possibilité de maintenir dans le temps long ces habitus militants à une variable de capital social. Elle a pu être théorisée sous le vocable de « capital militant » (Matonti & Poupeau, 2004), concept qui vise à suggérer la détention (ou non) d'une ressource issue de l'engagement, qu'on pourrait exprimer en cumul de savoir pratiques, de réseaux, de savoir-faire issus de la socialisation

⁸ Un moment très troublant de l'enquête en cours aura été de voir – sur une réponse à une question concernant la croyance en la Révolution - un homme de soixante ans ne pouvoir réprimer ses larmes en évoquant un moment spécialement exaltant d'engagement militant.

militante. Pour ne pas multiplier à l'excès les espèces de « capitaux »⁹, nous préférons dire que la pratique militante peut engendrer un capital social spécifique. L'action militant crée des occasions de contacts et de réseaux. L'intensité de l'engagement, l'économie affective et émotionnelle des groupes militants crée aussi des liens forts et durables, une grande interconnaissance, des solidarités (des aversions aussi...). Le fait de détenir un fort capital de ce type, de demeurer en termes d'habitation, de travail, de sociabilité dans une « écologie » où ces liens demeurent, au moins latents, constitue une autre variable importante pour expliquer la persistance ou l'érosion des dispositions militantes. Un fort capital social militant créant à la fois les bases matérielles *d'abeyance structures*, un statut et des sociabilités qui multiplient les occasions de maintenir le militantisme, négativement rendent plus couteux le fait de s'en retirer totalement.

Les mouvements sociaux ne fabriquent donc pas seulement des militants, au sens de personnes engagées derrière une cause en un temps T : **ils produisent des dispositions à militer qui peuvent s'inscrire dans un temps très long, des causes successives. Ils programment des habitus militants.** Ceux qu'on décrit ici ne sont pas observables de façon identique sur toutes les personnes rencontrées. Ils ne prétendent en aucun cas être l'essence de l'habitus militant. Ils en sont les modalités historiquement situées dans la génération des baby-boomers, dans une France ¹⁰ encore très imprégnée de catholicisme, en pleine modernisation économique, avec un ascenseur social aux fortes capacités. Il faut même souligner – comme l'a fait Gérard Mauger (1994) – les dimensions paradoxales de ces habitus militants soixante-huitards. Ils combinent souvent des dispositions pour partie contradictoires : l'estime de soi et le dévouement à des collectifs avec ses implications d'effacement, une disposition oblativ de soumission à l'Institution et le développement de capacités entrepreneuriales et d'une humeur anti-institutionnelle, la posture réaliste symbolisée par le culte de l'enquête et l'utopisme volontariste sur les possibilités de changer le monde. Tout cela donne à la fois la formule chimique d'une cohérence paradoxale, et la clé de ce par quoi ces habitus peuvent se défaire, se disjoindre de l'adjectif militant. Beaucoup d'estime de soi, de réseaux, de savoirs et de compétences analytiques sont aussi la mise de fond possible pour faire « carrière » sur un mode individualiste. La capacité à se dédier à l'institution peut devenir le support de carrières d'apparatchiks de type nouveaux, drop-in d'appareil, le servant sur un mode plus décontracté mais non moins zélé. Un surinvestissement oblatif confronté au processus de débandade de l'organisation peut aussi engendrer amertume, sentiment d'avoir été floué et refus de renouer avec l'engagement. Un des universitaires rencontrés se remémore encore avec précision du jour de 1974 où quitta son organisation, « *ce que j'ai éprouvé ce jour là, c'est que ressens un prisonnier qu'on libère* ».

⁹ Bourdieu's sociology combines Cultural capital, Economic capital, Social capital and Symbolic capital. If specific combinations of these resources may be more efficient or more important in a specific field or social interdependence, I would argue that reflecting with those four capitals is enough to highlight most of social relations without inventing a new "capital" in each and everyone of the explored social worlds.

¹⁰ Le modelage de cet habitus militant n'était d'ailleurs pas homogène au sein même du gauchisme français. Tous les travaux sur les cercles dirigeants parisiens des mouvements maoïstes UJCML puis GP montrent la triple importance d'une socialisation juive (rapport au Livre, mémoire du génocide, rôle des mouvements de jeunes sionistes), de l'assurance sociale que donne un gros capital culturel –parfois économique– hérité et la fréquentation des intellectuels de renom concentrés à Paris, mais aussi importance des formes d'aristocratie intellectuelle liées à la fréquentation de *Normale Sup* qui est alors encore la grande école intellectuelle par excellence.

II LES MILITANTS COMME ENTREPRENEURS DE CHANGEMENT SOCIAL.

L'analyse du militantisme, dans les mouvements sociaux comme les organisations politiques, a souvent été prisonnier de visions indigènes, mettant l'accent sur la dimension conflictuelle, agonistique de l'engagement. Le militant est pensé comme un soldat, un combattant – posture qui est aussi profondément androcentrique. En introduisant le personnage de l'entrepreneur (McCarthy & Zald, 1977), la mobilisation des ressources rendait visible une autre dimension des logiques et compétences dans l'engagement, tout en les réduisant trop souvent à une vision économiciste. La manière dont James Jaspers (1998) invite à penser les mouvements sociaux comme espaces de créativité, d'innovation donne une vision plus satisfaisante de cette dimension entrepreneuriale, innovante. On nous permettra de solliciter ici des auteurs français. Dans un texte publié dans une collection « *Intervention* », mêlant posture normative et analyses venues des sciences sociales, Pierre Rosanvallon et Patrick Viveret invitaient dès 1977 à penser les militants comme « nouveaux entrepreneurs ». Dans un propos explicitement normatif, ces deux auteurs identifiaient dans la société française « *une aspiration profonde à l'entreprise...comme alternative à la crise du militantisme. [...] l'aspiration à l'autogestion est inséparable d'une réhabilitation, d'une extension et d'une socialisation de la fonction d'entrepreneur dans la société. [...] C'est dans le domaine de la vie sociale qu'il faut aujourd'hui entreprendre et innover. La véritable entreprise devient celle qui consiste à changer les rapports sociaux et les rapports des hommes à l'institution* ». [...] *Réhabiliter, étendre et socialiser la fonction d'entrepreneur c'est au fond socialiser les valeurs que le libéralisme avait conçu comme individuelles [...] Pour une bonne part, le militantisme est aujourd'hui le refuge d'entrepreneurs frustrés parce qu'empêchés de l'être* ». ¹¹. En faisant de ces analyses un outil d'analyse, on peut soutenir qu'elles rendent assez bien compte d'une large part des réinvestissements successifs de ce qui étaient à la fois des habitus militants et des formes de désir d'entreprendre.

Inventer des causes, des styles d'engagement.

On a vu à quel point la liste des engagements des soixante-huitards d'hier ressemblait à une table des matières des mouvements sociaux de la France des années 1980-2010. Il est très difficile de produire une hiérarchie des mouvements dans lesquels les soixante-huitards se sont réinvestis : ces mouvements sont divers, les durées et intensités de (rè)investissements sont variées et se prêtent mal à des classements précis. On peut cependant soutenir que les « soixante-huitards » ont joué un rôle très actif dans six types de mouvements :

- Mouvements de solidarité internationale : avec la Bosnie, la Palestine, l'Afghanistan, mouvement de remise de la dette aux pays pauvres, développement du commerce équitable et solidaire.
- Mouvements de défense de la liberté d'expression et de formation citoyenne : radio-libres, sites internet de critique des médias, cafés citoyens, universités populaires.
- Ecologie et développement durable : soutien à la production biologique, à l'agriculture « paysanne », valorisation des énergies renouvelables, critique de l'agriculture

¹¹ Op.cit pp 124-126

productiviste et de ses pollutions (eaux), mouvements anti-nucléaires, engagement partisan au sein des divers avatars des « verts »

- Défense de la culture bretonne à travers la promotion de créations et d'événements culturels, le développement du réseau « Diwan » des écoles bilingues français-breton.
- Mobilisation contre le capitalisme financier : pour la taxe Tobin, mouvements altermondialistes
- Mouvements féministes, défense et consolidation des droits des femmes dans le travail, la culture, la sexualité...

<u>Post 1978 Commitments of the activists of the sample</u>	
Trade Unions	
High Level of Commitment	14
Simple membership	14
Total	28
Ecology & Environment	10
International Solidarity Movements	9
Brittany's Culture & Language	6
Underground & Alternative Media & Press ,	
Organising public debates	8
Women's rights and movements	6
Total	39
(Some activists take part to several of these movements)	
Local politics	8

Aucune de ces familles de mouvements ne repose sur la seule contribution de la génération des « soixante-huitards ». Il arrive même (écologie) que ceux-ci s'associent tardivement à des mouvements à l'égard desquels ils étaient méfiants durant leurs années gauchistes. Deux faits sont cependant bien visibles : cette palette de mouvements parvient, à un moment ou un autre de leurs trajectoires, à capter les énergies d'une majorité des personnes rencontrées. D'anciens militants soixante-huitards figurent parmi les instances dirigeantes de la plupart des structures de ces mouvements. On peut formuler à partir de ce constat trois séries de remarques.

La première, déjà mise en évidence par Olivier Fillieule (1997) à propos de l'activité manifestante en France, consiste à récuser les interprétations plus ou moins inspirées de Inglehart qui opposent une ère des « nouveaux » mouvement sociaux aux vieux mouvements matérialistes, assignent les soixante-huitards à un rôle de modernisation culturelle d'une société en retard. Si une part des engagements ultérieurs des soixante-huitards peut être associée à l'idée d'enjeux qualitatifs, de mouvements sur les styles de vie, leurs causes sont aussi celle de la défense des classes populaires, d'une revendication anticapitaliste de redistribution des richesses et du pouvoir, une mise en cause des rapports nord-sud qui n'a pas récuser tout l'argumentaire des engagements anti-impérialistes d'hier.

Il faut en second lieu prêter attention aux manières de s'engager de beaucoup des ex-soixante-huitards. Le rapport que les militants déploient aux causes est très souvent un rapport pratique, actif, innovateur et pas simplement un rapport propagandiste, de défense d'un point de vue théorique. En ce sens le personnage du militant comme « entrepreneur social » n'est pas qu'un concept livresque. Il est illustré en pratique par de nombreux militants. Très jeune, un des deux agriculteurs rencontrés, prend l'initiative de développer dans son village un système de CUMA¹² et se voit élu à la tête de la structure par les coopérateurs. Arzela crée dans une grande ville une « maison des femmes » qui devient un lieu d'échanges et de mobilisation, Soazig crée une coopérative qui promeut à la fois le commerce équitable, des modes d'hébergement alternatifs et une information sur l'Afrique. Lenaig prend la responsabilité d'ATTAC et organise de multiples débats dans la plus grande ville de la région. Tanguy produit des rapports très précis sur la question de la pollution des eaux par l'agriculture industrielle pour alimenter les débats et les choix de politiques publiques. Un des cas les plus caractéristiques est sans doute celui de Gurwan, militant investi sur la cause bretonne et l'écologie qui va créer dans sa ville l'un des premiers conservatoires des espèces végétales en France, et prendre la direction d'un réseau national de ces conservatoires. Au delà de cas individuel, on soulignera que le développement d'un réseau d'écoles bilingues *Diwan* en Bretagne, la diversité d'un mouvement écologique (nucléaire, défense de la qualité des eaux, valorisation d'une agriculture « paysanne ») doit aussi – pas uniquement, pas principalement – aux réinvestissements de militants soixante-huitards. Au total on peut situer au tiers des personnes rencontrées ces figures d'entrepreneurs, au sens d'acteurs d'un engagement militant qui n'est pas que dénonciateur ou discursif, mais donne chair à des expériences alternatives, l'élaboration de propositions pensées pour une application immédiate, la création d'institutions aptes à produire biens et services.

Un dernier trait des modes de réengagement des anciens soixante-huitard mérite attention. Il tient à leur défiance fréquente pour les partis politiques. Huit des militants rencontrés ont tenté de se faire élire dans des mairies ou gouvernements locaux. Trois y sont parvenus. Un seul l'a fait en adhérant formellement à un parti (le Parti Socialiste), il est d'ailleurs le seul qui ait accédé à des responsabilités significatives (Vice Président d'une « Métropole »). Dans tous les autres cas la démarche électorale s'est marquée par trois singularités. Elle a pris appui, bien avant la campagne électorale, sur la construction de réseaux, d'une association et d'un journal suscitant le débat. Elle s'est appuyée sur la formulation de propositions précises et pratiques. Elle s'est aussi faite dans la distance aux partis. Même quand les anciens soixante-huitards faisaient liste commune avec de militants du Parti Socialiste, du Parti Communiste ou de forces de gauche organisées, ils ont toujours maintenu une distance – critique, parfois conflictuelle – avec les portes paroles locaux de la gauche parlementaire.

Réinterpréter métiers et rôles sociaux

Recenser les types de mouvements (syndicalisme, écologie, féminisme) où se sont réinvestis les anciens militants et leurs dispositions à l'action collective, chiffrer les fréquences d'engagement est indispensable. Mais en rester là serait passer à côté d'autres données essentielles : un habitus militant peut aussi s'exprimer dans l'invention de nouvelles façons d'occuper des postes, d'exercer des responsabilités. Une part des trajectoires des soixante-

¹² Coopérative d'Utilisation du Matériel Agricole: cooperative where farmers buy together and share machines like combined harvesters, roundball-machines...

huitard peut aussi se lire comme la paradoxale entreprise de faire du militantisme profession, de créer des postes assurant un minimum de continuité entre des années militantes et l'investissement de mondes professionnels. Un impensé normatif pesant à souvent empêché de faire sens, spécialement en France, des trajectoires sociales de beaucoup de soixante huitards. Le fait que certaines figures de proue de cette génération (Serge July, Rolin, André Glucksmann) connaissent des réussites sociales remarquables –parfois combinées à des dérives conservatrices- a donné naissance à un modèle interprétatif, utilisé de façon très extensive, autour de la figure du « rallié » ou du « repentir ». Par ailleurs le fait que des soixante-huitards soit accèdent à des responsabilités diverses, soit bénéficient tout simplement comme une large part des baby-boomers d'un ascenseur social, a été pensé au prix d'une double simplification. L'une consistait à ne pas tenir compte de la plasticité des fonctions sociales et postes, de la possibilité d'en inventer d'inédites. La seconde était de penser comme s'il existait une seule façon d'occuper un poste, pour le dire autrement comme si des « dominés » accédant à des positions hier « dominantes » à leurs yeux ne pouvaient s'y établir qu'en adoptant les normes, comportements et rapports sociaux institués antérieurement.

On voudrait montrer ici combien une réflexion sur le changement social, à partir des trajectoires biographiques de militants, doit au contraire prendre en compte des dynamiques porteuses de micro changements. Une première série de situations correspond à des stratégies – rarement pensées comme telles – dans lesquelles des militants ont pu en quelque sorte « professionnaliser » des compétences acquises dans le militantisme, faire à la fois du militantisme un métier, et du métier une continuation du militantisme. Dans une seconde série de cas de figures, d'anciens militants ont eu le flair social d'investir des activités émergentes, faiblement institutionnalisées, de trouver des « niches » au sein des institutions, et de s'en saisir comme des espaces d'innovation et de changement social. Dans une troisième série de cas enfin, d'anciens militants ont pu jouer de stratégies de micro-subversion des fonctions qu'ils exerçaient, y introduisant un style, un mode d'accomplissement qui mettait en cause la tradition même des fonctions exercées.

On trouve une première série de situations où d'anciens activistes ont pu inventer ou occuper des postes marqués par une continuité paradoxale avec leurs années militantes. Le cas de Gurwan, militant à sensibilité écologiste qui contribue peu à peu à fédérer un réseau de conservatoires des espèces végétales a déjà été évoqué. On peut aussi évoquer le cas singulier d'Erwan qui, au prix de beaucoup de sacrifices et de difficultés, a pu mener une « carrière » de poète, toujours présent aux côtés des luttes sociales, inventant une posture périlleuse de producteur culturel exigeant pourtant connecté aux luttes sociales et à des mouvements de solidarité internationale. L'échantillon comporte aussi deux producteurs de films vidéo qui privilégient le documentaire et ont conservé de leurs années militantes une conception de la production filmique liée aux postures d'enquête sociale, de découvertes de milieux méconnus, de valorisation de luttes.

Dans une seconde série de cas d'anciens militants se sont investis professionnellement dans de secteurs d'activités soit marqué par une grande liberté d'action, soit faiblement institutionnalisés. Une des raisons du nombre significatif d'anciens soixante-huitards devenus universitaires est aussi à chercher là. Comme l'évoque un ancien dirigeant d'une organisation maoïste « *dans notre université si tu as une idée, de la volonté et de la conviction, que t'es une bande, tu peux faire tout passer, tout est passable. Donc toutes les aventures : création du collège coopératif, de l'Institut des Sciences Sociales du travail sous l'impulsion de X, et d'autres choses auxquelles j'ai moins participé, les politiques culturelles, l'aménagement des halls : penser un*

espace qui soit un espace pour les étudiant, l'invention pédagogique permanente pour les filières AES, Langues étrangères appliquées [...] c'est un privilège universitaire. Il y a me semble t-il tes peu d'institutions où tu aies des espaces de liberté... en négatif, la liberté de vivre dans son petit coin, de ne rendre aucun service public à quiconque, et inversement, c'est un espace rare en ce qui concerne la capacité qu'il à a accueillir des formes de dynamisme, d'inventivité, de créativité... [...]... il y a cela, il y a eu la structure d'études et de consultations en urbanisme et j'abandonne le droit pour aller dans le champ de l'étude, de l'enquête de terrain sur des quartiers en crise, sur les centre-bourgs, je me mets à faire plein de trucs qui me remotivent complètement sur le plan professionnel ». Cette licence de « faire » et d'inventer est aussi corrélée à la présence importante d'anciens militants dans des secteurs comme les collectivités locales et l'aménagement urbain, les administrations du Welfare, dans un contexte où celles-ci sont en plein essor ou dans des processus de réorganisations. On peut encore rapprocher de ces situations, celles où des militants entrent dans des professions plus organisées, plus structurées, mais parviennent à y occuper des niches bien particulières. Aucun des deux avocats de notre échantillon ne plaide pour des entreprises, tous deux ont gardé après plus de trente ans de pratique un fort investissement sur des causes comme la défense des femmes, les contentieux du travail, la défense de militants poursuivis. Un autre ancien dirigeant maoïste parviendra à transformer un poste en apparence assez fortement cadré de formateur dans des lycées agricoles en une mission de promotion du développement durable qui lui laisse beaucoup de liberté et comporte une connotation militante.

Dans une dernière série de situations le rapport des anciens militants aux emplois qu'ils occupent s'accompagne encore d'une dimension de subversion ou de transgression qui tient à leur volonté de casser la dimension disciplinaire de rapports sociaux, de faire vaciller la division du travail hiérarchique, de légitimer des pratiques tenues pour hérétiques ou illégitimes. Parce que l'imprimerie de l'organisation révolutionnaire était devenue au fil des ans une entreprise opérant sur le marché, deux des militants rencontrés étaient devenus chefs d'entreprise. Entreprise assez singulière où certaines délibérations aboutissaient pour répondre à des difficultés à baisser d'abord les salaires des dirigeants, entreprise où existait une galerie d'art pour des expositions, entreprise connue aussi pour aider certaines causes (Afghanistan). Travailleur social embauché dans un orphelinat, Artus raconte : « Je te dirai dans le boulot à N c'était un orphelinat. Quant on est arrivé il y avait des uniformes. Les gamins ils avaient tous le même pyjama, ils bouffaient à la cantine, cinquante gamins. On a cassé tout cela, on a fait des groupes, on a réorganisé. On a foutu les capes et les machins à la poubelle, on a individualisé, on a réorganisé, on repartait avec d'autres idées. Oui à ce moment là j'avais vraiment l'impression que le boulot...je croyais vachement à ce que je faisais...oui on a changé des choses, on a changé des états d'esprit. L'action sociale on la voyait différent que la charité ». Les exemples pourraient se multiplier : celui d'une conservatrice de musée se battant pour que le musée d'un grand port négrier français traite du rôle de la ville dans le commerce des esclaves, de chercheurs développant à contre-courant des sciences sociales critiques, celui encore de deux anciens militants parvenus à un niveau élevé de responsabilités dans des administrations municipales et qui chercheront à combiner l'efficacité des services avec la valorisation de rapports coopératifs. **L'un d'eux dit** : « Je crois de même et j'ai des retours qui me font penser que je 'ai pas trop eu d'hallucinations, impression de porter un style d'exercice de responsabilités qui avait aussi de la valeur, dont beaucoup de gens me disent aujourd'hui bon on n'avait pas trouvé cela avant, ni après, ni ailleurs ». Un autre, secrétaire général d'une mairie explique : « *j'ai une pratique où je me dis que l'ennemi numéro c'est la compétition et qu'on doit favoriser la coopération partout.*

Donc au niveau organisation je favorise les binômes, partout des binômes que sur chaque poste deux personnes travaillent, et pas nécessairement une relation de subordination, je favorisais la coopération et enrichir els taches des gens qu'ils ne soient pas charge d'un seul type d'acte. Mais c'est pas si facile que cela à faire. Si il y a une référence théorique ce serait peut être Gorz, la réflexion sur l'organisation du travail. »

Chiffrer des pratiques innovantes ou critiques comporte le risque de fonctionner comme attribution de brevets de continuité militante. En écartant tout jugement normatif sur le bien fondé ou les effets réels de ces comportements, on peut suggérer qu'entre vingt et trente des militants rencontrés ont développé, de façon plus ou moins prolongée, une pratique de leur métier qui tentait d'en limiter les dimensions d'autorité au profit des dynamiques de concertation, d'y promouvoir des innovations à caractère social, d'y légitimer des pratiques jusque là tenues pour hérétiques. Le chiffre tourne autour de 50% des personnes rencontrées, il n'en demeure pas moins significatif si on le ramène au nombre de celles qui ont pu accéder à des métiers ou des niveaux de responsabilité qui leur donnait un pouvoir de décision ou une autonomie suffisante pour de telles initiatives.

En déca d'un rôle d'innovateurs sociaux ou d'agents volontaristes de changements sociaux, il faut ajouter que de façon presque unanime, les anciens militants rencontrés sont les illustrations vivantes de l'absurdité sociologique de la généralisation d'un modèle de l'homo/mulier economicus calculateur et rationnel. Beaucoup ont choisi, alors qu'ils pouvaient viser plus haut, de rentrer dans la fonction publique par els concours B pour ne pas être chefs. Ils ont souvent refusé les responsabilités pour ne pas être en porte à faux idéologiquement. Ils ont massivement fait des choix faisant primer ce qu'ils jugeaient une qualité de vie (temps libre, travail dans leur pays d'attache, possibilités de rencontres et d'expériences jugées excitantes) sur les exigences de carrières rapides, de maximisation des salaires

III Pour conclure : Sur quelques paradoxes des habitus soixante-huitards et du changement social.

Du « refus de parvenir »

Comme l'a montré Boris Gobille (in Dammame, Gobille e.a., 2008), une des composantes de l'habitus soixante-huitard peut être définie comme le « refus de parvenir », défini minimalement comme répugnance à se lancer dans la course aux postes, dans le jeu de la réussite sociale tel qu'il est défini au moment où les soixante-huitards ont vingt ans.

Cette problématique du « refus de parvenir » doit être doublement précisée. On se gardera d'abord d'en faire une forme de brevet de vertu ou de sainteté civique. Certains soixante-huitards sont objectivement parvenus à des formes de consécration sociale, et les cas empiriques ne manquent pas où celles ci furent obtenues par les armes et tactiques les plus traditionnelles du carriérisme, de la lutte pour les postes, du refoulement des engagements de jeunesse. Là où il peut s'observer pratiquement (dans le refus d'exercer des fonctions de pouvoir, des responsabilités institutionnelles) le « refus de parvenir » gagne aussi à être pensé dans des catégories sociologiques et non moralisatrices. S'il peut prendre la forme de choix réfléchis comme le refus d'une promotion pour ne pas exercer une autorité ou des responsabilités jugées ambiguës, ce « refus » exprime au quotidien des dispositions durables d'habitus militants. C'est

aussi une double disposition à ne pas mettre les statuts ou les revenus comme premier élément de définition d'un métier désirable, à perpétuer une humeur anti-institutionnelle défiante à l'égard de toutes les formes d'autorité organisée qui sous tend ce refus de parvenir qui n'est ni sainteté laïque, ni masochisme, mais vertige ou malaise devant les risques d'abus de pouvoir symbolique ou hiérarchique. Cette disposition tend d'ailleurs même à fonctionner sur le mode freudien de l'acte manqué. Les ex-militants les plus investis dans les institutions professionnelles ou représentatives, les plus disposés à se confronter au défi de la prise de responsabilité produisent souvent, à leur corps défendant, les signes ou les lapsus sociaux qui manifestent la survie d'un quant à soi, d'un for intérieur défiant ou goguenard devant les pompes et mythes de leur monde social, comportements-indices dont ils sont plus d'une fois punis en se voyant préférer des concurrents et collègues moins sceptiques, plus uniment accordés à l'institution. Rapporté à une problématique du changement social ce « refus de parvenir » est aussi ambivalent. Il permet d'un côté des innovations locales, des subversions des rapports de pouvoir, des expérimentations plus démocratiques – au sens de plus égalitaires, plus participatives – des rapports sociaux. Il interdit simultanément aux ex-militants l'accès à des niveaux de responsabilité, et donc peut être d'expérimentation plus élevés, plus riches de possibilités d'action. En investissant massivement l'univers des fonctions publiques et non celui des entreprises, en gardant massivement leur distance aux partis politiques, les anciens militants ont aussi occupés des espaces sociaux qui sont de moins en moins ceux où le pouvoir réel se localise. Ils se sont de la sorte placés dans une forme inédite de double-bind – ne pas renoncer à la visée de changements sociaux/ ne pas aller dans les sites du pouvoir social - qui n'est pas sans rappeler une vieille chanson de Dylan que les soixante-huitards fredonnaient peut-être en 1967 ¹³.

Ce « refus de parvenir » pose une question d'efficacité politique : la logique de l'exemplarité, la multiplication des innovations et espaces d'expérimentation sociale, la résistance –sourde ou revendiquée – aux formes classiquement hiérarchiques, instituées de la division sociale du travail suffisent-ils à provoquer un changement social significatif ? N'agissent-ils qu'indirectement, par une forme d'effet Serendip qui ne profite pas toujours aux militants. A la question des effets de son militantisme, Patern, militant syndical paysan et membre jadis d'une organisation maoïste au cœur d'une région rurale très conservatrice s'interroge : « *C'est très difficile à dire. Bon... quand je vois, je ne suis plus engagé politique, mais les copains qui étaient avec moi, ils sont très engagés dans les municipalités et tout cela. Donc quand même ils vont toujours faire en sorte que cela va essayer de penser vers la justice là où ils sont dans les municipalités ou...je pense que cela à laissé des traces.[...] Non les paysans ne sont pas devenus marxistes ni rien du tout. Mais le pays d'ici, le Léon, est passé majoritairement à gauche, les conseillers généraux et tout cela. Ces gens là ils ont évolué PS, est ce que c'est nous, est ce que c'est d'autres, je ne sais pas ?* »

Révolution sociale et changements culturels.

L'interprétation de Mai 68 qui triomphe définitivement à partir de son XX^e anniversaire est un récit en forme de ruse de la Raison. Alors qu'ils croyaient œuvrer à une révolution radicale comparable à celle de 1789 ou 1917, les soixante-huitards auraient objectivement été les modernisateurs d'un capitalisme français archaïque. Ils vont produire à travers la libération des mœurs, la valorisation de l'hédonisme et de l'individualisme les agents sociaux dont le capitalisme

¹³ « *She knows there's no success like failure...And that failure's no success at all* » in Love minus zero/ No Limit, LP Subterranean Homesick Blues (1967)

fin de siècle avait besoin, arasant les institutions et comportement archaïques qui faisaient obstacles à la marchandisation du social et du privé. Luc Boltanski et Eve Chiapello (1999) ont en particulier proposé des réflexions stimulantes sur la manière dont le management des entreprises capitaliste se serait emparé dans les années 1990 de la critique « artiste » portée par Mai 68. On ne reviendra pas directement sur ces luttes interprétatives, si ce n'est pour souligner que beaucoup des soixante-huitards rencontrés demeurent, en actes comme en discours, rétifs à cette réduction de leurs militantismes à un modernisme culturel.

Comme on l'a vu leurs engagements ne se sont pas dépouillés d'un dessein de redistribution radicale des pouvoirs et des richesses, d'une pensée en termes de classes et de domination sociale. Or par un paradoxe – exprimé comme tel par certains interviewés – ceux-là même qui revendiquent la dimension sociale et anticapitaliste de leur engagement ne peuvent que convenir que les effets les plus mesurables de leur militantisme s'observent plus sur le terrain des mœurs et des styles de vie. A la question « *ce militantisme a-t-il été comme un dessin sur le sable ou a-t-il laissé des résultats durables ?* », la réponse la plus consensuelle – majoritaire – consiste à évoquer els changements des rapports de genre, pas une redistribution des ressources matérielles ou du pouvoir entre groupes sociaux. En se plaçant dans le modèle Eliasiens d'un processus de civilisation marqué par des cycles, des séquences de « démocratisation fonctionnelle » et d'informalisation-reformalisation (Elias, 1939 ; Wouters, 2007), on pourrait voir un paradoxe. Les défenseurs de changements révolutionnaires ont surtout – par leurs investissements « mouvementistes » et leurs pratiques professionnelles novatrices – contribué à un combat largement défensif pour préserver et entretenir les acquis propres à la seconde partie des « Trente Glorieuses ». En se faisant en de multiples espaces sociaux – mais avant tout ceux du secteur public, des institutions liées au capital culturel et à la « main gauche » de l'Etat – les défenseurs et pratiquant de rapports sociaux moins disciplinaires, moins hiérarchiques, moins formalistes, en luttant contre les disparités les plus choquantes et les plus visibles de pouvoir (nord sud, sans papiers), ils et elles ont été plus efficacement les défenseurs d'une informalisation qui n'était pas leur premier objectif, que d'une réduction des inégalités matérielles ou d'un contrôle accru des représentants politiques, terrains sur lesquels leur défaite est mesurable en points de PIB, ou dans le double processus d'autonomisation croissante des professionnels de la politique face aux profanes et de dépossession du politique par les élites économiques (Crouch, 2004 ; Hay, 2007)

Une donnée résume en partie les deux paradoxes précédents. Elle tient au rapport des anciens militants aux partis politiques. On a souligné leur défiance. Elle est visible en deux chiffres complémentaires. 90% des personnes rencontrées votent pour le candidat socialiste au second tour de l'élection française centrale qu'est la présidentielle et une majorité lui apportent même leur soutien dès le premier tour. Dans le même temps l'échantillon ne comporte que deux membres actuels du PS, l'un opposant critique au sein du parti, l'autre essayant de promouvoir des réformes dans des responsabilités locales au sein d'une grande ville. Une forme non marginale d'engagement partisan existe cependant puisque outre trois militants encore actifs dans des organisations « gauchistes », huit sont membres ou ont été membres des « verts » ou d'un de leurs avatars. Or, si l'explication de leurs difficultés ne s'y réduit pas, tout se passe comme si les « verts » étaient aussi le conservatoire d'une culture de défiance devant l'exercice du pouvoir, de culte de la petite différence idéologique, d'impossibilité à fusionner les générations.

Le constat ramène au fil conducteur de cette contribution. Elle veut souligner à la fois que le destin de la génération 68 n'a pas été, comme le suggère une mémoire officielle, de jouer des coudes et de faire son trou dans le social tel qu'il était. La composante militante des soixante-huitards est à la fois restée engagée dans une succession de mobilisations et porteuse de multiples pratiques et entreprises de micro changement sociaux. Force est de constater que l'impact cumulé de ces micro-changements est limité. Faut-il en chercher la cause dans un manque de sens stratégique des soixante-huitards en politique, dans une expression pathologie – politique celle-là – du « refus de parvenir » ? Faut-il plutôt penser que le bilan de ce qu'on a appelé en France « Les trente piteuses » (1973-2001) est davantage le reflet d'un rapport de force objectif recomposé au profit des groupes sociaux les plus riches, ayant su diffuser un nouveau sens commun néolibéral jusqu'aux dirigeants d'une gauche de plus en plus éloignée sociologiquement et idéologiquement des classes populaires ? Faut-il soutenir que l'engagement à contre-courant des anciens soixante-huitards aura été la condition d'un long et douloureux processus d'*abbeyance*, précurseur et condition d'une grandiose résurrection des luttes de classe dans un contexte désormais mondialisé ? Le social scientist ne répondra pas...sauf à observer que – quelque distance ou adhésion qu'on puisse avoir au lexique marxiste qui en fut le véhicule – les questions posées en 68 n'étaient décidément pas sociologiquement si idiotes ou politiquement si dépassées...

Bibliography

- ARTIERES, P & ZANCARINI-FOURNEL, M ; *68. Une Histoire collective (1962-1981)*, Paris, La découverte, 2008.
- AUDIER, S ; *La pensée anti-68*, La découverte, Paris, 2008.
- BOLTANSKI, L & CHIAPPELLO, E ; *Le Nouvel Esprit du Capitalisme*, Gallimard, Paris, 1999.
- BOURDIEU, P, *La Distinction*, Minuit, Paris, 1979.
- CROUCH, C ; *Post-Demcoracy*, Polity, London, 2004.
- DAMMAME, D, GOBILLE, B, MATONTI, F & PUDAL, B ; *Mai-Juin 68*, Editions de l'atelier, Paris, 2008.
- DRESSEN M ; *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Belin, Paris, 2000.
- DURKHEIM, E, *L'éducation Morale*, PUF, Paris, 1974 [1902].
- ELIAS, N ; *The Civilizing Process: Sociogenetic and Psychogenetic Investigations*, Blackwell, London, 2000.
- ENGELS, F ; *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Editions Sociales, Paris, 1966.
- FERRY, L & RENAUD, A ; *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Gallimard, Paris 1985.
- FILLIEULE, O, *Stratégies de la rue*, paris, Presses de Sciences Po, 1997 ;
- FILLIEULE, O (Dir), *Le désengagement militant*, Belin, Paris, 2005.
- FILLIEULE, O, AGRIKOLIANSKY ,E & SOMMIER, I, *Penser les mouvements sociaux*, paris, La Découverte, 2010
- GAMSON, W, *The strategy of Social protest*, Wadsworth Publishing, Belmont, 1985
- GITLIN , T *The Sixties. Years of Hope, Days of rage*, Bantam, New York, 1987
- GIUGNI, M, Was It Worth the Effort? The Outcomes and Consequences of Social Movements, *Annual Review of Sociology*, Vol. 24 (1998), pp. 371-393

- GOTTRAUX Ph, *Socialisme et Barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après guerre*, Payot, Lausanne, 1997.
- GRUEL, L ; *La rébellion de 68. Une relecture sociologique*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2004.
- HAMON, H & ROTMAN, P, *Génération*, Seuil, Paris, 1987, 1988.
- HAY, C ; *Why We hate Politics ?* Polity, London, 2007.
- JASPERS, J ; *The Art of Moral Protest: Culture, Biography, and Creativity in Social Movements*, Chicago University Press, Chicago, 1998.
- JOSHUA, F, PhD, *Sciences Po-Paris, 2011*
- KITSCHOLT, H, « Political Opportunity Structure and Political Protest : anti-nuclear movements in four democracies », *British Journal of Political Science*, 1986, pp 57-85.
- LINDENBERG, D; *Le Marxisme Introuvable*, UGE 10/18, Paris, 1975
- MATONTI F & POPUPEAU F, *Le capital Militant, Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 155 , 2004 pp 4-11.
- MAUGER, G, Gauchisme, Contre Culture et Néo-Libéralisme : Pour une histoire de la génération de mai 68, pp 206-226, in CURAPP, *L'Identité Politique*, PUF, Paris, 1994.
- McADAM, D; *Freedom Summer*, Oxford University Press, Oxford, 1988
- McCARTHY J-D & ZALD, M, Resource Mobilization and Social Movement : a Partial Theory, *American Journal of Sociology*, Vol 38, 1977, pp1212-1241.
- PORHEL, V & SAINCLIVIER, J; *Ouvriers Bretons. Conflits d'usines, conflits identitaires en Bretagne dans les années 68*.PUR, Rennes, 2008.
- Revue Française de Science Politique*; Devenirs Militants, Vol 51 (1-2), 2001.
- RICHARD, G & SAINCLIVIER, J, *Mai 68 dans l'Ouest*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, à paraître.
- ROSANVALLON, P & VIVERET, P, *Pour une Nouvelle Culture Politique*, Seuil-Intervention, paris, 1977.
- ROSS, K ; *May' 68 and its afterlives*, Chicago University Press, Chicago, 2004.
- SOMMIER, I ; *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1998.
- TAYLOR, V « Social movement continuity : The Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review* , Vol 54(5), 1989, pp 761-775
- TILLY, C & TARRROW, S, *Contentious Politics*, Paradigm Publishers, New York, 2006
- VIGNA, X, *L'insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*, PUR, Rennes, 2008
- WHALEN, J & FLACKS R , *Beyond the barricades. The Sixties generation Grows Up*, Temple University Press, Philadelphia, 1989.
- WHITTIER N, *Feminist Generations*, Temple University Press, Philadelphia, 1995.
- WOUTERS, C; *Informalization: Manners and Emotions Since 1890*, Sage, 2007.